



la petite collection

L'AIDE AU FILM COURT EN SEINE-SAINT-DENIS

Après celui dédié à la ville de Paris, ce nouvel opus de notre Petite collection est le fruit d'un partenariat avec un département limitrophe que la réputation a trop souvent réduit à ces deux chiffres : 9-3. Aperçu de son dispositif d'aide.



Cross de Maryna Vroda, 2011, 35 mm, couleur, 15 mn, production : Les Trois lignes. Voir la critique publiée dans *Bref* n° 98.

36

Au regard des titres soutenus par l'Aide au film court, le dispositif de soutien à la création cinématographique du département de la Seine-Saint-Denis, piloté par Cinémas 93, le partenariat noué pour ce nouvel opus de notre Petite collection apparaît plus proche de la prédestination que du hasard. Il y a, en effet, comme une connivence souterraine entre les choix affirmés et les films évoqués dans nos colonnes, voire réunis au fil de notre collection (pour les plus récents : *Le marin masqué* de Sophie Letourneur, *Et ils gravirent la montagne* de Jean-Sébastien Chauvin, *Paris Shanghai* de Thomas Cailley). Pour autant, il a fallu convenir, la mort dans l'âme, de faire des choix dans la première liste proposée Cinémas 93, trop copieuse pour contenir sur un seul DVD.

La particularité de l'aide mise en place en 2006 par le département de la Seine-Saint-Denis consiste principalement à soutenir la dernière ligne droite d'une production. La commission ne se prononce pas sur un scénario, état fort hypothétique de la création, mais sur la matière même du film déjà assemblée. Un néophyte pourrait trouver étrange ou qualifier de facilité le fait d'aider un film quasi achevé. C'est méconnaître les conditions de fabrication des courts métrages pour lesquels, bien souvent, les limites du budget font que les sommes engagées sont consacrées en priorité au tournage. Qui plus est, l'Aide de la Seine-Saint-Denis ne concerne que les films qui n'ont pas reçu de subvention du CNC, et pour la plupart, produits dans des conditions financières précaires.

Nous avons rencontré Thomas Cailley qui témoigne ainsi combien fut décisif ce soutien qui lui a permis de réunir les conditions

d'un mixage de qualité et de tirer des copies 35 mm indispensables pour une présentation dans la plupart des festivals. Cette aide offre aussi à des films plus ou moins autoproduits ou sans véritables moyens de finaliser un projet en jachère.

L'aide comprend aussi – dans une logique de suite – une bourse d'écriture attribuée au lauréat pour un prochain projet. Ce lien engagé entre le département, Cinémas 93 et les réalisateurs se poursuit une fois le film terminé. Celui-ci bénéficie d'un accompagnement à la diffusion sur l'ensemble du territoire, dans les salles de cinéma ou d'autres lieux comme les collèges par exemple.

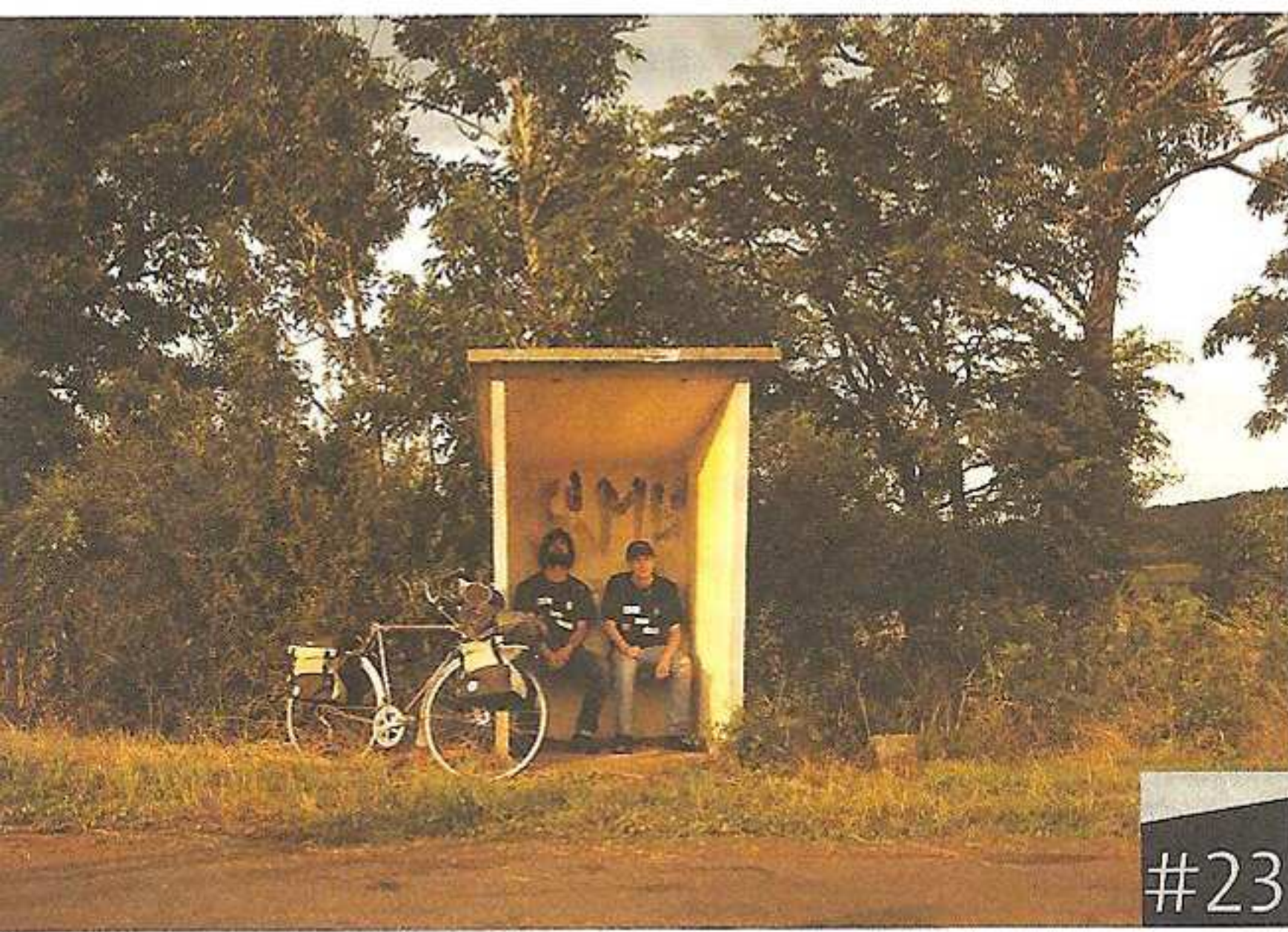
le dernier coup de pouce

La relation ainsi mise en place avec les spectateurs de la Seine-Saint-Denis passe par des rencontres. Les réalisateurs sont aussi amenés à dialoguer avec le jeune public. Thomas Cailley, parmi d'autres, s'est ainsi prêté à plusieurs reprises à l'exercice et demeure frappé par l'acuité et la capacité d'abstraction des collégiens. "Les premières réactions, confie-t-il, touchent bien souvent à des questions d'argent. Combien coûte le film ? Quels sont les salaires ? Mais on peut aussi aller très loin avec eux. Dans *Paris Shanghai*, il est question de la caverne de Platon et de l'expérience du crayon brisé chez Descartes, et je me suis retrouvé pris dans des discussions passionnantes avec ces préadolescents alors que l'enseignement de la philosophie ne commence qu'en terminale."

La confrontation directe avec ces jeunes gens devient aussi pleine d'enseignement sur son propre travail et la variété des



Conversations de salon II de Danielle Arbid, 2008, 35 mm, couleur, 29 mn, production : Les Films Pelléas.
Voir la critique dans *Bref* n° 90.



Paris Shanghai, de Thomas Cailley, présent sur notre DVD #23.

réceptions qu'il peut entraîner. Ainsi, alors qu'il n'est pas vraiment le personnage principal, une relation identificatoire assez logique pousse ce public à scruter à la loupe l'adolescent du film. "Je me souviens combien certains ont été arrêtés par la façon dont, à un moment, il tient un saucisson. Ils étaient très intéressés, après avoir regardé attentivement les faits et gestes de ce protagoniste, de parler de la façon dont on imagine les personnages, comment on les caractérise." Les interrogations peuvent être surprenantes. Thomas Cailley se souvient en particulier d'un enfant qui lui a demandé si le clochard qu'on voyait dans le film était un vrai clochard dans la vie. "Je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse percevoir *Manu*, ce trentenaire barbu et hirsute, comme tel. En même temps, la réflexion nous a permis de poursuivre sur des questions de représentation, sur la frontière entre le réel et la fiction..."

Les quelques films déjà évoqués et ceux qui figurent dans le DVD #26 de notre Petite collection laissent transparaître assez clairement que cette aide n'est aucunement soumise à un quelconque lien thématique ou géographique avec la Seine-Saint-Denis. Le panel des films soutenus constitue autant d'échappées vers des ailleurs et la variété des propositions esthétiques confirme ce dépaysement à l'œuvre. L'aide au film court en Seine-Saint-Denis se confirme comme une fenêtre ouverte sur le monde.

Jacques Kermabon

Chanson d'amour et de bonne santé

de João Nicolau

Plusieurs images d'un faucon crécerelle – cet oiseau qui fait du sur-place et que l'on remarque un peu partout sur le bord des routes en Europe – couronnent la fin de *Rapace*, le premier court métrage du Portugais João Nicolau. Présenté en 2007 à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs, ce film *coming of age* ébauche la surprenante peinture d'un groupe de trentenaires petits-bourgeois, en crise spirituelle et mélancolique, et pointe un état immobile de l'être.

Si, aujourd'hui, aux côtés de son ami réalisateur Miguel Gomes, João Nicolau est devenu l'une des figures de proue du nouveau du cinéma portugais, son style – poétique, chanté, chorégraphié, original, pop, branché et dépressif – se situe à des années lumières de l'auteur de *Ce cher mois d'août* et évoque davantage *Attenberg*, le premier long métrage de la cinéaste grecque Rachel Athina Tsangari, sorti en septembre dernier. Il y aurait peut-être là un genre neuf en train de voir le jour, une sorte de nouvelle comédie européenne, à l'humour glacé, au style parfois maniéré, et dont l'arche dramatique minimale ou absurde serait synchronisée avec une génération traversée par le sentiment de paralysie ou d'immobilisme du monde, et où les corps et les sentiments ne s'exprimeraient que de manière rigide ou clipée.

Comme *Rapace*, *Chanson d'amour et de bonne santé*, le deuxième court métrage de João Nicolau porte la marque du style ultra singulier de son auteur. Avec de belles promesses (d'amour) sous le manteau, ce court métrage met en scène une rencontre entre João, un employé de serrurerie et Marta de la Coline, une étudiante des Beaux-Arts.

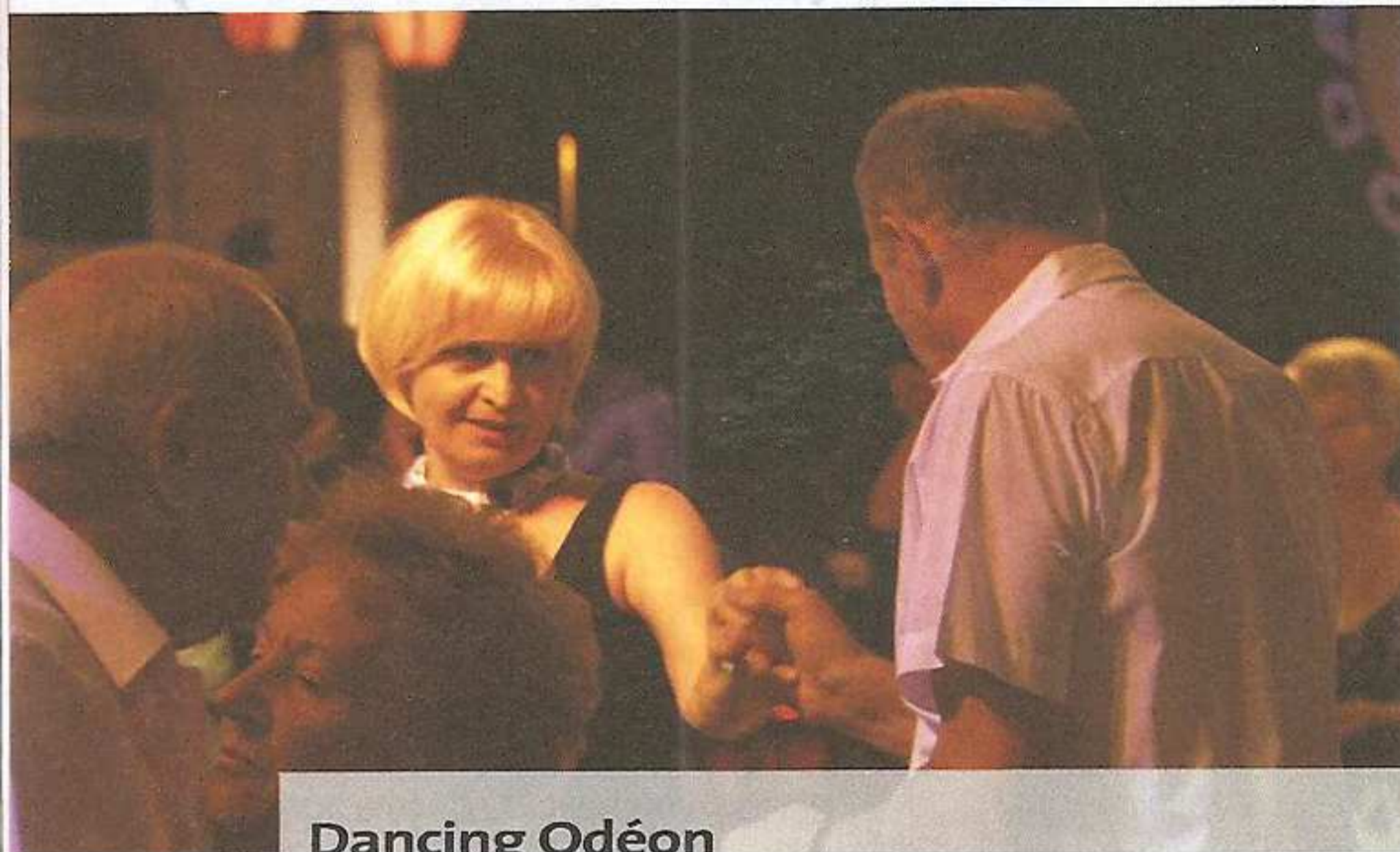
Chanson d'amour... est un film à clé, où il s'agit pour les protagonistes de parvenir à ouvrir des portes, et peut-être plus que de les ouvrir, d'en franchir le seuil. Dialogué dans les deux langues de ses pays coproducteurs (en portugais et en français), ce film ne cesse de jouer sur la notion de passage d'une langue à l'autre, du réalisme au bizarre, du dedans au dehors, de l'intérieur à l'extérieur, etc. Jouant sur de curieuses mises en perspectives (une sorte de réel réinventé) et d'enchâssements étranges (à l'appui d'un scénario monté en forme de poupées russes), illuminé par des chansons (l'une est même interprétée par ses acteurs), Nicolau compose une douce et sombre féerie touchée par la grâce où l'amour et la bonne santé concourent non seulement à la créativité mais permettent aussi d'ouvrir de nouvelles perspectives vers d'autres rives.

Donald James



Chanson d'amour et de bonne santé, 2009, 35 mm, couleur, 32 mn.

Réalisation et scénario : João Nicolau. Image : Mario Castanheira. Montage : Francisco Moreira. Son : Leal Ricardo et Miguel Martins. Musique : Mariana Ricardo. Décors : Silvia Grabowski. Interprétation : Norberto Lobo, Marta Sena, Ana Francisca, Helena Carneiro, Andreia Bertini et Miguel Gomes. Production : Les Films du Bélier et O Som e a Fúria.



Dancing Odéon
de Kathy Sebbah

38

Après le village fantaisiste de *Mic Jean-Louis* et l'inquiétante forêt de *La harde* (voir *Bref* n° 78 et son DVD #3, et *Bref* n° 89 et son DVD #14), Kathy Sebbah a trouvé un nouveau décor propice aux rêveries les plus étranges : le Dancing Odéon, un dancing rétro près de Toulouse où, chaque soir, des corps fantomatiques s'observent, se frôlent puis se mêlent le temps d'une danse. La chorégraphie commence dès ces premiers mouvements d'approche – bribes de conversation, gestes esquissés, regards hésitants – pour s'épanouir ensuite au rythme de l'orchestre.

La réalisatrice observe avec attention la mise en place de ce rituel amoureux et social, et prolonge ainsi sa réflexion sur la mise à l'écart ou l'inclusion d'un individu dans un groupe. On se souvient alors de la guinguette du bord de Marne dans *Pourvu qu'on ait l'ivresse* de Jean-Daniel Pollet et du corps maladroit de Claude Melki peinant à partager les joies du bal.

Sur la piste de danse, les corps respirent au même tempo mais la solitude est partout. La mort aussi, qui attend la fin de la course. Car si le plaisir de la danse semble avoir le pouvoir magique de faire rajeunir les regards et les sourires, il peut tuer aussi quelquefois. C'est sur cet avertissement brutal, délivré par la patronne des lieux, que le film commence. La réalisatrice, dont on connaît le talent à mêler documentaire et fiction, tire de ces quelques mots un fil scénaristique discret et pourtant prégnant, qui sait laisser exister la puissance du réel tout en condensant ses potentialités. La danse, espace de libération, de séduction, de vie, peut se faire aussi danse macabre. L'intervention de la fiction, qui permettait dans *Mic Jean-Louis* un dépassement onirique du réel, vient ici, au contraire, ramener les illusions du bal à une dure réalité.

Le film hésite entre un regard documentaire tendre sur ces danseurs fatigués et la cruauté de la fiction qui les fige dans une raideur presque caricaturale. Ce flottement de la mise en scène intrigue puis déstabilise. On attend que le film s'envole et contredise les mauvais présages de la maîtresse de maison, mais il continue jusqu'au bout son étonnant balancement entre la vie et la mort, le rêve et la réalité, la comédie et le drame.

Amanda Robles

Dancing Odéon, 2010, DV, couleur, 25 mn.

Réalisation et scénario : Kathy Sebbah. Image : Javier Ruiz Gomez. Montage : Adrien Faucheux. Musique : Olivier Samouillan. Son : Jean-Marc Pedoussaut et Xavier Thibault. Interprétation : Payares Durant et Jelena Covic. Production : Ecce Films.

Hinterland

de Marie Voignier

Tropical Islands, c'est un havre de paix, de sérénité, à la végétation luxuriante, à la température agréable, au lagon turquoise. Un paradis artificiel dans une halle désaffectée de 66 000 m², également ancienne base soviétique. On se croirait dans *The Truman Show*. Tout y est. Même la petite porte de sortie cachée dans la bâche géante qui figure le ciel.

Et dehors ? Quelle est la réalité à l'extérieur de ce lieu fantasmé ? C'est cela que va explorer Marie Voignier.

Tropical Islands n'est qu'un prétexte pour retracer l'histoire de ce petit morceau d'ancienne RDA. La présence fantomatique des Soviétiques est encore partout palpable, dans un paysage désertique et parfaitement cinématographique, dans les ruines des immeubles des soldats, mais aussi dans l'esprit des habitants du village. Aujourd'hui, les Russes sont partis, mais la peur de l'étranger est toujours présente. Ce village d'apparence accueillant et chaleureux révèle son racisme ordinaire.

C'est un documentaire, certes, mais la réalisatrice s'affranchit de certains codes classiques du genre, notamment la voix off, ou la contextualisation du sujet. Marie Voignier opère, durant toute la durée de son film, des allers-retours entre des éléments qui se répondent : le passé et le présent des lieux ; l'intérieur et l'extérieur de Tropical Islands, mettant au jour le saisissant contraste entre deux paysages opposés et pourtant voisins ; le silence, parfois artificiel, de ses plans contemplatifs et la logorrhée des anonymes interviewés ; les confidences des habitants du village et le discours formaté des dirigeants de Tropical Islands. Ces plans larges et ces flots de paroles ininterrompus offrent un témoignage, un état des lieux.



Si le propos de Marie Voignier se dessine dans un montage qui accentue ces oppositions et dans un titre qui appelle à regarder à l'arrière-plan (*Hinterland* signifie "arrière-pays"), c'est véritablement au spectateur, ensuite, d'y trouver du sens, de construire son sens. Comme le conclut celui qui semble être le directeur des lieux, Tropical Islands est une utopie, un fantasme de fraternité entre les peuples. Et comme le montre Marie Voignier, c'est un nouveau paradis artificiel où règne le capitalisme. Portrait d'un lieu dans son temps et son histoire, symptôme d'une époque ou manifeste contre le capitalisme, c'est à vous de voir.

Cécile Guthleben

Hinterland, 2009, HDV, couleur, 49 mn.

Réalisation, scénario et image : Marie Voignier. Son : Ralf Kuester. Production : Capricci Films.



MEDIA

Un programme de l'Union Européenne



Un juego de niños
de Jacques Toulemonde-Vidal

Pablo sort de chez lui. Leo l'approche, le menace de son arme, il a besoin d'argent. Mais Pablo n'en a pas assez, il le conduit alors chez son ami Federico. C'est là que débute un étrange huis clos, filmé en caméra épaupe, au plus près des visages, entre trois personnages issus de milieux opposés : la bourgeoisie pour Pablo et Federico, et la Madalena pour Leo, un quartier chaud du sud de Bogota. Cette confrontation entre deux mondes révèle l'évidence que les adolescents se ressemblent tous, que leurs préoccupations sont les mêmes : l'alcool, la musique, les filles, le pétard. Tous les trois vivent à la fois dans l'urgence, dans une brutale pulsion de vie et dans la peur des responsabilités, qu'ils fuient comme ils le peuvent dans des paradis artificiels.

Malgré l'arme posée sur la table, et plusieurs fois brandie par Leo, ce n'est pas sa violence qui frappe, mais sa fragilité, notamment grâce aux nombreux gros plans sur ses yeux. Le caïd ne serait-il qu'un pauvre jeune homme à la dérive, coincé entre un certain Don Jorge qui veut sa mort et une petite fille à qui il doit "acheter des couches" ? Celui qui se décrit comme n'étant ni un rat ni un voleur ne serait-il qu'un jeune adulte, encore un peu enfant, incapable de faire face à une situation qui le dépasse ? Face à ce jeune homme qui parle, boit, crie, et boit encore, ses deux hôtes réagissent de façon totalement différente. Alors que Federico essaie d'approcher Leo, comme on approche un petit animal blessé, dans les yeux de Pablo, on ne lit que la peur, le souvenir de l'arme, par deux fois braquée sur lui. Et si le caïd, c'était lui, finalement ? Un clin d'œil, un mouvement de tête. La vie n'est pas un jeu d'enfants.

Dix-huit minutes et quinze secondes. C'est la durée du film. Presque le temps de l'histoire, seuls quelques déplacements sont éclipsés. Dix-huit minutes et quinze secondes. Le temps de rien. Le temps qu'il suffit à trois vies pour basculer pour toujours. Le temps qu'il faut à Jacques Toulemonde-Vidal pour clouer le spectateur sur place avec un film percutant.

Cécile Guthleben

Un juego de niños, 2010, 35 mm, couleur, 18 mn.

Réalisation et scénario : Jacques Toulemonde-Vidal. Image : Paulo Pérez. Montage : Jonathan Palomar. Son : Miller Castro, Mickaël Delalande et Zaki Aïlal. Interprétation : Benoît Jeantot, Henry Moises Gonzalez, Sergio Carvajal et Amel Restrepo. Production : Noodles Production.

Euro Connection

31 janvier 2012, 4^e Forum européen de coproduction de courts métrages

EN PARTENARIAT AVEC LE MARCHÉ DU FILM COURT
DE CLERMONT-FERRAND ET LE CNC



**15 PAYS
18 PROJETS**

Allemagne

Belgique

Bulgarie

Croatie

Danemark

Estonie

Finlande

France

Grèce

Irlande

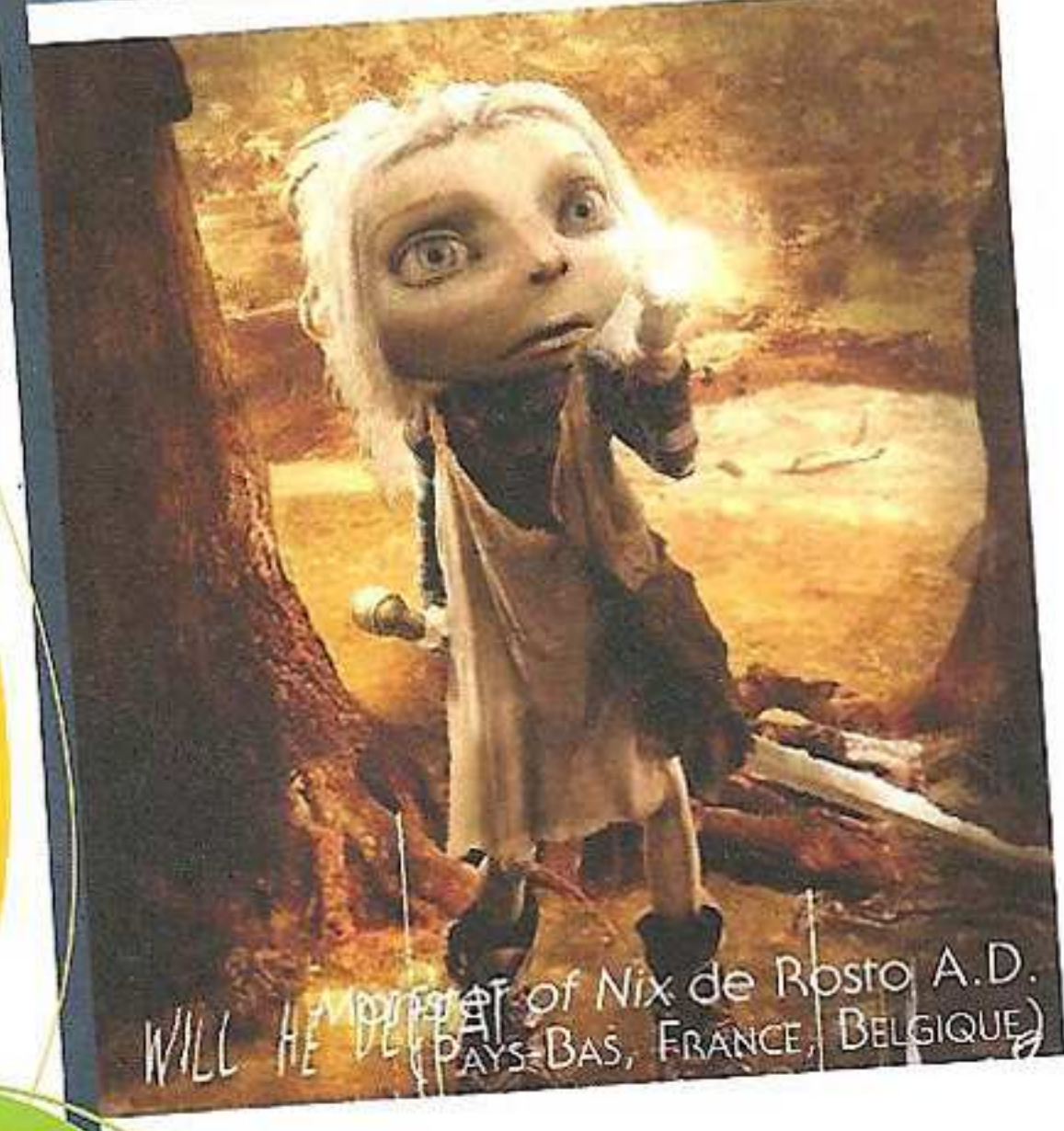
Italie

Lituanie

Pologne

Portugal

Roumanie



MEDIA DESK France - 01 47 27 12 77
Antenne MEDIA Marseille - 04 91 57 51 38
Antenne MEDIA Strasbourg - 03 88 60 95 89
www.mediafrance.eu